

LES COLONIES INDUSTRIELLES DU TEXTILE : ETUDE COMPAREE (Catalogne, Italie, France, USA)

Gracia Dorel-Ferré

Une réflexion sur les villages ouvriers du textile est apparemment bien peu originale : des colloques ont déjà été consacrés à ce sujet, qui ont mis en évidence la variété des solutions spatiales et morphologiques depuis le XVIII^e siècle environ¹. Effectivement, on constate que lorsque la nécessité d'une production en quantité relative, soit dans le domaine agricole, soit dans celui de l'exploitation minière, soit dans la transformation de produits, soit enfin dans la mise en place d'un noeud de relations, implique la concentration d'un groupe humain dans un lieu relativement isolé, il y a formation d'une unité de vie physionomique et fonctionnelle, comme le sont une colonie agricole , minière , industrielle ou ferroviaire, etc...

Parmi les colonies agricoles, on citera l'exemple le plus fameux : les missions jésuites de L'Amérique du Sud et leur variante franciscaine de Californie. Les installations minières incluant l'habitat sont fort anciennes, l'exemple le plus étonnant étant sans aucun doute le site du Laurion, où les recherches récentes ont mis en évidence les formes d'exploitation antique du minerai de plomb argentifère. Pour rester dans le cadre de l'histoire contemporaine, on peut évoquer l'habitat mis en place pour les ouvriers par l'Union Minière du Haut-Katanga: d'abord ensembles de baraques pour hommes, on voit le village se former petit à petit et la vie privée prendre progressivement ses droits lorsque des familles et non plus des célibataires les habitent². Les villages nés de l'entretien des nœuds de communication, essentiellement des chemins de fer, sont évidemment récents. A la fin du XIX^e siècle, la nécessité de gérer les intersections des grands axes ferroviaires a déterminé la création de Culmont-Chalindrey, en Haute-Marne, avec une infrastructure impressionnante, qui dans son état actuel date des lendemains de la II^e Guerre Mondiale : de superbes ateliers de réparation et les villages des employés, comme en surimposition sur une campagne indifférente.

¹ Voir en particulier les Rencontres Internationales d'Histoire Textile, organisées par Paul DELSALLE à Tourcoing en 1983 et 1984

² Contribution de DE MEULDER : "Camp and plant; the belgian colonial housing policy as a eugenic experiment. The case of the Union Minière du Haut Katanga, 1910-1930" dans les actes de la conférence internationale de TICCIH - BRUXELLES, 1990

Pendant longtemps l'étude des villages industriels a été l'apanage des architectes et des sociologues qui y voyaient à juste titre des exemples de formation, sur un bref laps de temps, de cadres de vie spécifiques intimement liés à une mono-activité et à une population particulière, compte-tenu de rapports de domination et de dépendance d'un type nouveau. Les historiens des villages industriels ont récemment mis l'accent sur le problème des origines, de la filiation et de leur développement de cette forme d'habitat. On l'a cependant rarement distingué du quartier industriel, que ce soit dans sa morphologie, dans sa conception ou dans les types relationnels que l'un et l'autre induisaient. Le paternalisme que l'on y pratiquait n'a pas toujours été analysé de façon nuancée, alors que l'isolement du village industriel favorisait sans doute l'existence d'un laboratoire réel de pratiques sociales, dont les patrons ont sans doute bénéficié un temps, alors qu'ils s'en seraient bien passés à d'autres époques de leur histoire³. Trop souvent on a considéré que tel village ou telle agglomération ouvrière était un cas unique, quand il s'agit d'un phénomène de grande ampleur engendré par l'industrialisation. Enfin, emportés par leur enthousiasme, certains auteurs plus sensibles à l'aspect anthropologique ou sociologique de leur étude de cas, se sont situés dans la perspective d'un temps immobile, qui fragilise leurs conclusions.

L'intérêt que présentent les colonies industrielles catalanes, c'est que nulle part au monde sans doute, on n'observe une telle prolifération: une centaine d'agglomérations, depuis le village embryonnaire jusqu'à la colonie complètement autonome, s'égrènent sur les cours moyens du Ter et du Llobregat, dans la Catalogne intérieure. Répondant parfaitement à la définition que donne Louis Bergeron dans l'Encyclopedia Universalis, elles jouxtent une usine textile, où se fabriquent les filés et les tissages de coton, et où s'opèrent parfois les travaux de blanchiment et de teinture. Jusqu'à présent, leur existence avait retenu l'attention d'architectes qui y ont vu à juste titre des formes d'urbanisme d'un intérêt exceptionnel et de quelques géographes, qui ont localisé là l'essentiel de l'industrie cotonnière catalane. Enfin, une étude de caractère anthropologique avait insisté sur les rapports sociaux particuliers que ce type d'habitat d'initiative patronale avait pu engendrer. L'étude récente de la Colonia Sedo d'Esparreguera, grâce à l'accès, pour la première fois, à des archives d'entreprises et à des archives privées a permis d'établir un certain nombre de données et d'avancer quelques hypothèses, que nous allons reprendre ici⁴.

1. Les villages du textile en Catalogne.

Aussitôt remise des désastres de l'invasion napoléonienne la Catalogne avait renoué avec la tradition industrielle, dont une étude récente montre l'ampleur et l'enracinement⁵. Avec un certain retard sur la France ou l'Angleterre, les industriels adoptent la vapeur comme source d'énergie et l'appliquent à l'industrie cotonnière, florissante depuis le XVIII^e siècle. Barcelone, entre 1834 et 1845 voit proliférer les

³ Témoignage de l'industriel Luis Sedo: après 1950, le village industriel était plutôt une charge, et les imbrications entre la vie publique et la gestion de l'usine se faisaient au détriment du bon fonctionnement de celle-ci.

⁴ Pour une approche bibliographique, voir : DOREL FERRE Gracia, Les colonies industrielles en Catalogne, le cas de la Colonia Sedo, Editions Arguments, Paris, 1992

⁵ THOMSON, J.K.J. A distinctive industrialization. Cotton in Barcelona, 1728-1832, Cambridge University Press, 1992

ateliers d'indiennes, vite à l'étroit dans la ville, toujours enserrée dans ses murailles. Cependant, la nécessité d'exporter le charbon et son coût de transport prohibitif du fait de l'inexistence d'un réseau routier digne de ce nom, limitent très rapidement l'usage de cette source d'énergie à la frange côtière de la Catalogne. Les industriels se tournent alors vers un autre moyen, bien connu et largement utilisé même dans les pays qui depuis plusieurs décennies sont déjà acquis à la vapeur, l'énergie hydraulique.

Rendue institutionnellement possible à partir de 1845, la vente de concessions d'eau à des fins industrielles connaît une expansion considérable. Dans un article désormais classique, l'historien Albert Carreras a analysé le phénomène et fourni une périodisation éclairante⁶. Bien que la formation des colonies industrielles ne soit pas strictement corrélative à l'achat d'une chute d'eau, des parallèles peuvent être soulignés.



1. La Colonia Sedo en 1910

Une première période couvrirait les années 1840-1873. Elle concerne les zones du Ter et du Llobregat, les deux grands fleuves catalans, dans leurs parties les plus proches de Barcelone, et profite essentiellement aux villes-relais de la Catalogne intérieure : Manresa, Manlleu, secondairement Gérone et Olot. Depuis 1859, le chemin de fer relie Barcelone à Manresa, mais à cette date, bien des usines ont été installées sur les berges de ces deux fleuves. Pour certaines d'entre elles des villages industriels, à l'état embryonnaire au moins, sont construits.

Une deuxième période couvrirait les années 1874-1899 pendant laquelle les concessions de chutes d'eau se multiplient et sont âprement disputées. De nombreuses colonies industrielles voient le jour. Le système fonctionne malgré les grèves, souvent longues et dures. Parallèlement se mettent en place les cadres techniques du travail, selon une exploitation de plus en plus performante de l'infras-

⁶ CARRERAS, Albert: "El aprovechamiento de la energia hidraulica en Cataluna, (1840-1920, un ensayo de interpretacion", in *Revista de Historia Economica*, 2, 1983.

structure hydraulique et une gestion de plus en plus conflictuelle de la main d'oeuvre ouvrière: à la fin du XIX^e siècle la colonie apparaît comme un organisme fermé et homogène vis à vis de l'extérieur, alors qu'à l'intérieur les antagonismes entre les partisans des patrons et les opposants sont très forts.

La multiplicité des influences semble avoir présidé aux origines du village industriel catalan. Dès le XVIII^e siècle et peut-être avant, le moulin papetier, tel qu'il est présent aujourd'hui dans la région de Capellades (comarque de l'Anoia), évoque ce qui sera plus tard l'usine textile à étages, que l'on associe peut-être trop rapidement au moulin à l'anglaise. Dans le moulin papetier, comme dans la "masia", la grande ferme isolée typique de la Catalogne rurale, le propriétaire (ou son homme de confiance) réside sur place, surveille les travaux, ouvre sa chapelle à ses ouvriers les jours de fête, loge certains d'entre eux le cas échéant: on retrouve tout cela dans la colonie industrielle à ses débuts. La manufacture, en particulier le modèle français, semble avoir joué un rôle non négligeable également: en 1820, à Manresa, les frères Miralda font construire l'établissement qui porte leur nom pour, disent-ils, produire des toiles à la mode de Sedan. Ils font bien sûr référence au Dijonval, mais leur fabrique, du point de vue physiologique, n'a rien à voir avec son prestigieux modèle. Il reste qu'à travers eux, la manufacture concentrée est connue, même dans la Catalogne intérieure.



1. La Colonia Pons à la fin du XIX^e siècle

Enracinement dans un ensemble de traditions locales, donc. En outre, il ne semble pas qu'il y ait eu rupture entre les modes de fonctionnement artisanal et industriel: la prolifération des moulins destinés au textile en sont une preuve: loin de constituer un phénomène nouveau, ils prennent la suite des moulins à farine ou papetiers, en s'adaptant simplement aux exigences nouvelles de la production. Un exemple significatif est celui de la petite rivière de Ripoll, un modeste affluent du Besos, d'une quarantaine de kilomètres de long, non loin de la ville de Sabadell. Exploité dès le XI^e siècle par les religieux de San Llorenç de Munt, il fournissait l'énergie nécessaire à quelques moulins à farine. Cependant, au cours du XIV^e siècle, certains d'entre eux sont transformés en moulins-drapiers et d'autres sont construits à cette fin. Cette activité semble avoir pris une telle ampleur que la fabrication des draps est interdite les jours de fête sous peine d'amende, en 1613. Au XVII^e siècle, une bonne partie de ces moulins se consacre à l'activité papetière. Celle-ci connaît sa plus grande expansion au siècle suivant mais décline dès les premières années du XIX^e siècle, lorsque l'on commence à introduire la fabrication des textiles de laine et de coton. Certains moulins sont alors adaptés aux nouvelles techniques industrielles et transformés en "Vapors", nom donné aux usines qui utilisent cette source d'énergie. En 1969, un artiste local, Agusti Masvidal, avait relevé le long des 40 kilomètres de la rivière, quelques 36 moulins qui existaient toujours, en ruine ou en fonctionnement. Certains avaient connu une vie industrielle ininterrompue depuis le XI^e siècle !⁷

La présence d'une industrie dispersée dans la campagne, dont la production est en général orchestrée par les petites villes de la Catalogne intérieure a été dernièrement bien démontrée dans des études concernant Manresa et Igualada, avec une évolution analogue: les moulins à farine, souvent fort anciens sont transformés en moulins papetiers puis en ateliers divers, avec une prédilection pour l'industrie textile, souvent cotonnière, à la fin du XVIII^e siècle. L'industrialisation du XIX^e siècle modifie les espaces et en particulier recentre les activités sur les plus grandes vallées, celles du Ter et du Llobregat. Cependant la main d'oeuvre, habituée au travail non agricole accepte des migrations à courtes distances : elle quitte les villages des interfluves pour se rendre vers les nouveaux lieux d'activité. Villages d villages des interfluves pour se rendre vers les nouveaux lieux d'activité.

La création des colonies industrielles se comprend dans ce contexte. A la recherche d'une énergie bon marché mais également de place disponible pour installer leurs usines textiles dévoreuses d'espace, les industriels catalans de la mi-XIX^e siècle ont repris à leur compte le traditionnel aménagement des fleuves et fait appel à une main d'oeuvre exercée d'origine locale. Ainsi on voit s'installer Miguel Puig, un industriel de Barcelone, à proximité d'un moulin à farine et à huile à Esparreguera, sur le Llobregat, moulin qu'il conservera et exploitera, d'ailleurs en tant que tel jusqu'au moins 1867. Il se borne à édifier une usine à côté, de façon à utiliser l'infrastructure hydraulique existante, qu'il perfectionnera à plusieurs reprises. Sur le Cardener, non loin de Manresa, un bourgeois de Barcelone, Palà, achète les terres sur lesquelles se trouvaient les ruines d'un ancien moulin à farine abandonné. C'est aussi le cas de l'usine de l'Atmella de Merola, non loin de Berga, sur le Llobregat, dont les premières

⁷ MASVIDAL A. et ALSINA J. Els molins del **riu** Ripoll, Sabadell, 1988

années s'écoulèrent dans le cadre de l'ancien moulin à farine. Cependant, les créations ex-nihilo sont nombreuses. Elles mettent toutes à profit la tradition ancienne de l'industrie à domicile et captent le savoir faire d'une main d'oeuvre habituée au textile: c'est en particulier le cas de la Colonia Baurier, sur le Ter, fondée par un fabricant d'origine française qui distribuait du travail à domicile jusqu'au jour où il trouva plus rentable de s'établir comme industriel.

Le profil qui se dessine avant 1860, soit avant la grande crise provoquée par la guerre de Sécession, est donc loin de correspondre aux clichés habituels. Cependant, si de nombreuses usines s'installent au bord de l'eau, ce n'est qu'à partir des années 1870 que l'on voit ce type d'usine développer un village ouvrier se multiplier. Non sans mal, car le contexte politique est très agité: interrègne, après l'abdication de la reine Isabel II; mouvements ouvriers, largement influencés par la Première Internationale et l'épisode de la Commune de Paris; guerres carlistes, qui prétendent mettre sur le trône d'Espagne l'oncle de la reine déchue, etc... Si malgré tous ces inconvénients les industriels persistèrent dans leur volonté de créer des villages dans des lieux écartés, mal reliés aux voies de communications, c'est que les avantages étaient réels : une énergie gratuite, une main d'oeuvre certes peu docile mais peu chère et expérimentée compensaient largement les frais de transport, sur des chemins de terre mal entretenus. Par ailleurs l'isolement tout comme les conditions d'un travail, soumis aux caprices des rivières au débit irrégulier conduisaient progressivement les industriels à fixer la main d'oeuvre en offrant à celle-ci la compensation enviable d'un logement bon marché puis d'un économat et des services de première nécessité. C'est ainsi que petit à petit se dessine la physionomie qui rend si aisément identifiable la colonie industrielle: avant 1880, on construit avant tout l'usine et quelques logements ainsi que la maison du propriétaire; après 1880, les habitations sont multipliées, la maison de maître prend des allures de petit château, l'église et les écoles, l'économat, parfois le théâtre et la salle des fêtes-casino complètent l'ensemble. Cependant, ce qui domine dans le paysage, c'est la trilogie usine-maison de maître-église, tant par la dimension en surface que par la hauteur. Même s'il s'agit de logements ouvriers en blocs de deux voire trois niveaux, les instruments du pouvoir économique et religieux dominant de loin, soit parce qu'ils ont été édifiés sur une hauteur, soit qu'un terre-plein les isole du reste, toujours parce que leur architecture est significative, largement inspirée par le courant moderniste et "art nouveau" qui a profondément marqué la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e.

A partir des premières décennies du XX^e siècle cependant, les choses changent: parce que le système de production plus efficace permet une main mise plus forte sur la main d'oeuvre? Parce que le mouvement ouvrier revendicatif s'essouffle dans les campagnes pour se replier en se durcissant, dans les villes? Aucune étude ne nous donne les éléments d'explication au fait que, de 1905 à 1934, les colonies industrielles resteront à l'écart des bruits et des fureurs. Cependant, les règlements de compte dès le début de la guerre civile de 1936-1939 montrent bien à quel point les rancoeurs avaient pu s'accumuler. Considérés à juste titre comme les auxiliaires du patronat, les curés et autres religieux durent fuir, quand ils ne furent pas massacrés; certaines

églises furent incendiées. Par contre on toucha fort peu aux maisons de maître, et les usines collectivisées furent soigneusement entretenues jusqu'à la fin du conflit⁸.

Peu de transformations structurelles furent apportées au lendemain de la guerre: on remit en marche l'usine, on apporta quelques améliorations à l'habitat ouvrier, on construisit ici une crèche, là un foyer pour les femmes, là encore un économat moderne⁹. On rétablit le protectionnisme d'avant-guerre, renforcé par la politique économique de l'Espagne franquiste, qui protégeait son industrie de toute concurrence étrangère. Cependant à partir des années 60, les transformations de la société, même tardives, battaient en brèche ce système maintenu à bout de bras. La voiture rendit de moins en moins nécessaire la localisation des ouvriers sur leur lieu de travail; la modernisation du parc de machines et la rationalisation du travail aboutit à diminuer considérablement le nombre des ouvriers. Pour les patrons eux-mêmes la responsabilité de toute une communauté pesait lourdement et rendaient confuses les relations de travail. L'ouverture des frontières et les crises pétrolières firent le reste: aujourd'hui il ne reste plus une seule colonie industrielle en fonctionnement sur la centaine qui travaillaient le coton au début du siècle.

De ce passé qui fit en grande partie la richesse de la Catalogne, il reste un patrimoine en déshérence dont il faudrait sauver un certain nombre d'éléments : des églises modernistes d'une grande beauté architecturale, comme à Can Bros et à la Bauma; des maisons de maîtres signées par de prestigieux élèves de Gaudi, comme celle de Can Bassachs ou celle de la Bauma; des villages ouvriers dans leur ensemble, et ils sont nombreux qui méritent attention. A l'heure actuelle la politique intelligente des derniers Vidal pourrait bien donner une deuxième vie à la colonie qui porte leur nom. Par contre, si la Sedo a réalisé un petit musée autour de sa turbine de 1400 CV, la plus grosse jamais construite en Espagne, il semble bien que son village ouvrier soit définitivement en péril.

2. Vers en essai de typologie

Devant ce patrimoine considérable une question se pose, qui est celle de sa spécificité. Des villages industriels existent partout dans les pays industrialisés, mais la France, par exemple ne présente pas de cas analogue: les contraintes physiques n'ont pas déterminé des chapelets de colonies industrielles d'une telle densité. Certains villages, comme la Cité Déchelette dans le Lyonnais, présentent des caractères communs: la vaste usine textile est précédée d'une rangée de maisons d'habitation, de l'économat et de l'église. Plus loin, la maison de maître fait face à l'usine dont elle surveille l'entrée; mais elle a été rapidement abandonnée pour servir de résidence au directeur, tandis que les Déchelette se faisaient construire un château dans un immense parc sur la hauteur. Même chose pour les Frères Saint, installés sur plusieurs villages de l'Amiénois, dont les demeures successives sont tout de même

⁸ Ouvrage collectif, Collectivitzacions al Baix Llobregat, Biblioteca Abat Oliba, 69, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1989

⁹ Il faut mettre à part le cas de la Colonia Vidal où un vaste projet paternaliste avait été mis en place pendant les années 1930. Interrompu par la guerre civile, il fut mené à son terme au début des années 1940. Réalisation très originale, l'oeuvre des Vidal est actuellement à l'étude dans le cadre des travaux pilotés par le Musée des Sciences et des Techniques de Catalogne et son directeur, Eusebi Casanelles

bien séparées de celles de leurs ouvriers. Le chocolatier Menier, s'il édifie son château à proximité de l'usine et non loin de la cité ouvrière, le cache cependant aux yeux des curieux: il est sur la hauteur de façon à dominer le site sans être vu. Seul Godin à Guise, et c'est un cas unique, abandonnera sa riche villa à sa femme pour aller vivre dans son Familistère, auprès de ses ouvriers.

Il faut aller plus loin, en Amérique du Nord, pour trouver un exemple analogue au cas catalan: au début du XIX^e siècle, la Nouvelle-Angleterre s'industrialise grâce à l'industrie cotonnière, en exploitant ses puissantes ressources hydrauliques et la main d'œuvre à bon marché venue d'abord des campagnes environnantes puis du Canada français voisin. Dans l'arrière-pays de villes comme Boston ou Providence, le long de rivières abondantes, dont il fallait cependant canaliser les cours et aménager des chutes d'eau impressionnantes, des villages industriels se sont multipliés auprès des usines textiles consacrées à la production de cotonnades. Le système démarre dès le début du XIX^e siècle, lorsque Slater, un technicien du textile qui a fait ses premières armes auprès de Arkwright, importe d'Angleterre les techniques nouvelles de la filature mécanique. En effet, la guerre d'indépendance terminée, les entrepreneurs et marchands des nouveaux Etats-Unis se rendent compte que l'indépendance politique ne s'est pas accompagnée d'une indépendance économique. On ne manque pas pourtant de gens de métier, en particulier là où l'on a développé des industries portuaires et des chantiers navals, en utilisant largement l'énergie hydraulique, mais la tradition textile n'existe pas.



3. L'église et la maison de maître de la cimenterie Asland (Pobla de Lillet)

L'endroit le plus évident pour implanter une industrie nouvelle c'est Pawtucket, en Rhode Island; plusieurs essais cependant se révèlent infructueux. Un grand marchand, en même temps qu'intellectuel et quaker suit les expériences avec un vif intérêt: il s'agit de Moses Brown. En 1789, il décide de se lancer dans cette affaire et commence par acheter toutes les machines de Rhode Island. Il équipe un moulin foulon à Pawtucket et place ses gendre, neveu et fils à la tête de l'entreprise. La même année, Slater débarque en Nouvelle-Angleterre. Là, il entend parler des expériences de Moses Brown, le rencontre et accepte de travailler dix semaines sans contrat pour lui montrer son savoir-faire. C'est le succès, mais cela n'entraîne pas pour autant l'enthousiasme. La petite entreprise conserve pendant deux à trois ans une dimension réduite car on craint l'inélasticité du marché. En 1792, Slater convainc ses partenaires de construire une usine, la première du genre aux Etats-Unis: Old Slater Mill sur la Blackstone River. Rien d'immense, comme en Angleterre à cette époque. C'est une petite construction de 29x47 pieds, avec deux niveaux et un étage sous les combles. L'architecture en bois, l'intérieur plâtré, s'inspirent des traditions locales. Le cycle complet de la filature est mis en action par l'énergie hydraulique, abondante. Slater vise une production ordinaire mais en grande quantité. Il fabrique du fil de chaîne et du fil à tricoter. Il fournit en filé les tisserands qui travaillent pour lui et fabriquent à domicile de la toile à matelas. Mais Slater se sent vite à l'étroit: en 1797, il fonde sa propre entreprise, "The White Mill" à faible distance du précédent. A partir de cette date, le développement des filatures s'accélère: dans les douze années qui suivent, plus de 87 sont construites. Un bon nombre d'entre elles s'égrènent le long de la Blackstone.

De sa source à son embouchure, la Blackstone coule sur 70 kilomètres environ. Pratiquement inutilisable du fait de ses nombreux rapides, elle fut cependant aménagée très tôt par les colons qui installèrent près des chutes des moulins à grains et des scieries. Une route suivait la vallée et permettait de relier en deux jours Providence, à l'embouchure avec Worcester, à la source. La prolifération des filatures conduit à aménager un canal latéral qui, à partir de 1830, réduit le voyage à une journée. Les chutes sont barrées, des réservoirs et des canaux de dérivation conduisent jusqu'aux "mills" la source d'énergie. Le chemin de fer à partir de 1847 réduit le temps de déplacement à deux heures et accélère le processus: les chutes facilement accessibles désormais, sont réévaluées en fonction de leur puissance énergétique et vendues comme privilège industriel aux entrepreneurs. Vers 1840, plus de 90 usines textiles longent la Blackstone. A la fin du XIX^e siècle, elle est considérée comme la rivière la plus travailleuse des Etats-Unis.

La localisation des usines étant fonction des chutes, les entrepreneurs créent des "milltowns" pour fixer la main d'oeuvre dans ces lieux isolés. Ils construisent non seulement les maisons d'habitation, mais aussi les commerces, les écoles, les églises. Ce sont des constructions légères; les usines sont petites et en bois. Ce système d'usine associée à un petit village financé par l'entreprise et utilisant la force de travail de tous les membres de la famille est appelé à Rhode Island "le système de la manufacture". Il est totalement différent du "Waltham system", développé à partir de 1820 par les financiers de Boston et caractérisé par d'immenses entreprises comme à Lawrence et à Lowell. Ces usines-là emploient au départ non des familles entières mais

des jeunes filles de la campagne qu'elles logent dans des pensionnats, les "boarding houses".

Démarrée en Rhode Island, l'industrie textile s'étend au Massachussets, au Connecticut, au New Hampshire et au Maine. Les villes de Lowell, Manchester, Call River, New Bedford, New Hampshire dans le Massachussets sont les centres les plus importants de toute la Nouvelle Angleterre. Toute l'économie est fondée sur le textile au XIX^e siècle et à son tour marque la société. Mais à la fin du XIX^e siècle des signes de déclin apparaissent: dès 1880 les propriétaires des usines cherchent de meilleures localisations et des coûts de production meilleur marché. Plutôt que de continuer à investir en Nouvelle Angleterre, les compagnies construisent de nouveaux établissements dans le Sud où l'on est près de la matière première et où le coût du travail, de l'énergie est moins élevé. Pendant la première moitié du XX^e siècle, beaucoup d'usines ferment. Aujourd'hui le textile est toujours présent dans la vallée, mais ne domine plus l'économie de la Nouvelle Angleterre.



4. Maisons ouvrières à Borgonya dels Anglesos

Les villages ouvriers de la Nouvelle Angleterre ont évolué avec le temps. Ils se composent en premier lieu de l'usine. Celle-ci, d'abord de modestes dimensions, en bois, puis en pierre, est devenue à partir des années 1860 une imposante bâtisse en briques. Les maisons ont suivi, parallèlement en ce qui concerne les matériaux de construction. À côté des maisons familiales, toujours surpeuplées, on trouve les pensionnats pour

célibataires, les magasins, les maisons des cadres de la maîtrise et du directeur, les églises. Contrairement à ce que l'on peut observer en Catalogne, il n'existe pas un urbanisme valorisant les points stratégiques ou les fonctions. La dimension écrasante de l'usine manifeste clairement le pouvoir économique, mais le pouvoir de direction n'est pas assuré par le ou les propriétaires: aussi la maison du directeur est-elle relativement discrète. Et il n'existe pas de traditions telles que des transferts d'images sociales aient pu se faire, comme l'image du maître, d'origine rurale, réendossée par le patron d'usine catalan. De même, la pluralité des confessions, le fait que le groupe de financeurs souvent protestants, n'a pas la même religion que les ouvriers, souvent catholiques, n'a pas conduit les entrepreneurs à s'appuyer sur l'Église, mais sur des églises. Aussi le rôle des pasteurs et des curés a-t-il eu moins d'éclat, et la collusion entre le patronat et la religion a été moins évident. Avec son "green" ou "common" au centre du village, réminiscence des activités pastorales communales, le village ouvrier de Nouvelle Angleterre évoque irrésistiblement les conceptions rurales de l'habitat: c'est effectivement un village contrairement aux colonies industrielles catalanes qui semblent être des morceaux de ville détachés en pleine campagne.

Enfin, cette industrie est au départ d'initiative urbaine et surtout commerciale, dirigée de loin par des groupes de financiers non-résidents. Il s'agit de produire non pour un marché intérieur amateur d'indiennes ou de linge blanc, mais de produire du coton ordinaire, du "coton nègre" pour les plantations du Sud. L'expansion de la production a donc suivi celle de l'esclavage. On produit bon marché: toutes les revendications salariales sont cassées en faisant appel aux nouveaux immigrants moins exigeants. Quand cette solution ne peut plus être appliquée, on délocalise la production vers le Sud, là où les salaires sont plus bas.

L'industrie cotonnière caractérise le développement industriel de la Catalogne comme de la Nouvelle-Angleterre, par le biais d'usines urbaines à vapeur, mais surtout par l'intermédiaire de ces nombreuses usines du bord de l'eau associées immédiatement à leur village ouvrier. La densité du phénomène est tout à fait comparable, de même que la primauté donnée à l'hydraulique. Cependant, la Catalogne était depuis des siècles habituée à l'industrie textile, en particulier à domicile, et le XVIII^e siècle avait été un grand siècle de ce point de vue. La guerre napoléonienne, en détruisant l'infrastructure en place, en interrompant les flux habituels de marchés, provoque un ralentissement dont les répercussions se feront sentir pendant près de 30 ans. A l'inverse, l'interruption des liens économiques de la Nouvelle Angleterre et de la Grande Bretagne sont le déclic et l'origine de la formation de l'industrie cotonnière des Etats-Unis. Enfin la différence majeure réside dans la physionomie des uns et des autres villages industriels. Il n'y a pas en Nouvelle Angleterre de volonté urbanistique qui traduise clairement dans l'espace les composantes du pouvoir ni de créations architecturales somptueuses comme c'est le cas en Catalogne intérieure. Force est donc de chercher ailleurs des structures industrielles qui puissent fournir des analogies et des comparaisons. Parmi elles, la manufacture d'Ancien Régime.

En France, les manufactures du XVIII^e siècle les plus évocatrices aujourd'hui sont Villeneuve, près de Lodève, et les Salines d'Arc et Senans, de l'architecte visionnaire Ledoux. La première, malgré les transformations ultérieures a gardé tous

les caractères de la manufacture colbertienne: dans un enclos bien délimité, la fabrique est associée à la maison du directeur et à celles des ouvriers. Sur la place, les magasins et l'église. Celle-ci est contiguë à la porte d'entrée, relativement monumentale. On trouve dès le XVII^e siècle quelques-uns des traits spécifiques des colonies industrielles : l'implantation en milieu rural, à l'écart de toute agglomération. L'existence de logements ouvriers, comme réponse à l'isolement : il y en avait 66 dès 1681; la présence de l'économat et des services divers. Cette autarcie, est la source de conflits avec la ville de rattachement, Clermont-Lodève, jusqu'à ce que des lettres patentes de Louis XIV décident en 1677 que désormais Villeneuve est paroisse indépendante. Quant aux Salines, elles ne correspondent pas à un projet de société nouvelle malgré le rationalisme de son architecture. Seule la manufacture de San Leuccio, près de Naples, en Italie, anticipe sur quelques-uns des traits qui seront repris par les penseurs utopistes du XIX^e, à la fois dans son architecture et dans le texte fondamental, dans tous les sens du terme, de la "Loi sur le Bon Gouvernement de San Leuccio". A l'origine rendez-vous de chasse du futur Charles III d'Espagne, pour l'heure roi des Deux Siciles, San Leuccio était un lieu sauvage et magnifique à quelques lieues du palais de Caserta. C'est après avoir entendu parler des réalisations de Charles III dans la Sierra Morena, que Ferdinand IV, fils de ce dernier et successeur de son père sur le trône italien songea à transformer le site pour en faire une manufacture de soie. Celle-ci, associée au palais du Belvédère transformé en appartements pour le roi mais aussi en officines, écoles et chapelle, domine le village industriel qui s'étend à ses pieds. L'ensemble bien qu'inachevé, est d'une architecture somptueuse, d'un classicisme baroquisant, où l'influence du modèle versaillais est patent: il semble dire que le travail, réalisé dans un tel écrin ne peut être la fatalité de la Bible mais tout au contraire ce par quoi les individus en société magnifient la condition humaine: l'exaltation du travail comme valeur fondamentale de la société n'est pas loin. Dans sa "loi du bon gouvernement de la population de San Leuccio" promulguée en 1789, Ferdinand IV dit clairement que " Tout homme, quelque soit son état, peut faire le bien de son semblable... Si dès l'abord j'ai conçu le beau dessein de vous rassembler dans ce lieu, j'ai pensé également vous rendre les artisans de votre gloire future." C'est une révolution par le haut, qui porte la marque des Lumières tout en inaugurant un véritable paternalisme d'Etat. Tout est réglementé: la vie quotidienne, la vie privée, la vie collective. Cependant, le but de la production n'est pas tant la soie, ce produit de luxe, que le bonheur de la communauté qui vit de cette industrie. En particulier, autre thème obsédant pendant le XIX^e siècle, on insiste sur la propreté et l'hygiène.

La création des souverains des Lumières napolitains ne semble pas avoir eu d'échos, ou peut-être a-t-elle pâti de l'image de total sous-développement que l'on a donné du Mezzogionio après l'Unité Italienne, jetant dans l'oubli ce qui en son temps avait été une réalisation d'avant-garde ? Les maillons nous manquent entre San Leuccio et les villages ouvriers du nord de l'Italie, qui s'implantent dans la vallée du Pô ou de ses affluents à la fin des années 1870. Les entrepreneurs italiens paraissent avoir eu comme modèles d'abord les autrichiens ou les allemands puis les anglais. Le cas de Crespi d'Adda, à quelques kilomètres de Bergame, dans la plaine du Pô, est particulièrement éclairant.

C'est en 1875 que Benigno Crespi achète le terrain sur lequel il prévoit de construire son usine de textiles de coton ainsi que les logements des ouvriers recrutés dans la campagne au-delà de l'Adda. En 1878, il construit le "palasoc", grand édifice plurifamilial de trois niveaux. Quelques dix ans plus tard, son fils Silvio fait un voyage en Angleterre. Il écrira lui-même en 1894, qu'à la suite de ce déplacement il opta pour les villas mono ou bi-familiales, espacées à intervalles réguliers dans l'espace proche de l'usine. Entre 1893 et 1896 l'ensemble est complété par l'église et quelques édifices d'utilité publique, en vis-à-vis du château des Crespi, à l'entrée de la cité ouvrière, et du cimetière dont on commence la construction: celle-ci ne sera achevée qu'en 1907. Dans une dernière phase, après la I^o Guerre Mondiale, on agrandira l'usine et on construira d'élégantes villas pour la maîtrise. En 1929 les Crespi vendent le tout qui ne sera plus modifié.

Malgré la filiation anglaise affichée, bien que l'on reconnaisse dans le plan des habitations le souvenir de l'expérience mulhousienne, on constate dans l'architecture de Crespi d'Adda une vision globale du village industriel et des grands axes de la vie collective que nous avons observée à chaque fois dans les colonies catalanes. Les logements ouvriers sont enserrés entre la maison des maîtres et l'église d'une part et le cimetière d'autre part, comme pour bien signaler que de la naissance à la mort tout devait s'écouler selon les règles émises par les Crespi; l'extension du début du XX^e siècle ajoute une autre forme d'enserrement: les maisons ouvrières sont délimitées par l'usine au bord de l'eau et les belles maisons des contremaîtres. Enfin la monumentalité des signes du pouvoir, l'usine, la maison de maître et l'église est tout à fait analogue aux colonies catalanes, les styles mis à part, puisque les références artistiques italiennes sont plutôt dans la Renaissance, alors que le modernisme catalan plonge dans les traditions locales et l'art mudéjar médiéval.

Enfin un dernier point est à soulever, sur lequel on n'a pas encore toutes les données: celui de la relation entre ces nouvelles communautés et leurs paroisses ou leurs communes de rattachement. Le problème a été évoqué plus haut pour Villeneuve; un ouvrage récent sur la communauté de la manufacture de Saint Gobain apporte un éclairage particulièrement intéressant¹⁰.

Dès le XVII^e siècle, lorsque la Compagnie, créée pour la circonstance, avait cherché à s'installer hors de Paris, on avait choisi un lieu reculé pour protéger les secrets de fabrication, certes, mais aussi un lieu à proximité de l'énergie nécessaire (le bois de chauffe) et des voies de communication (le fleuve Oise et la route). S'il est vrai que le site choisi a été une erreur (l'ancien château des sires de Coucy a été utilisé comme carrière, mais il se situait sur une hauteur ce qui rendait la communication malaisée et dommageable à la production) les choix de la situation étaient clairs. La manufacture s'est élevée en associant aux lieux de la fabrication les lieux de vie: une structure différente s'était donc formée à côté de la communauté villageoise de Saint Gobain. Tout séparait l'usine du village: l'origine des ouvriers qui venaient de Normandie; leur métier, non agricole, reposant cependant sur une exploitation différente et plus intensive de la forêt que par le passé; leur mode de vie et leurs

¹⁰ voir HAMON M. et PERRIN D. Au coeur du XVIII^e siècle industriel. Condition ouvrière et tradition villageoise à Saint-Gobain, Editions P.A.U., 1993

avantages divers, leur lieu d'habitation, distinct également. Très vite, malgré les mariages mixtes et l'enracinement progressif de la population ouvrière, la manufacture apparaît comme une "forteresse" aux privilèges intolérables et les conflits qui opposent la communauté villageoise et l'usine se multiplient jusqu'à la nuit du 4 août 1789. Deux siècles plus tard, il en sera de même à Guise, lorsque la ville s'oppose violemment au "tas de briques", (c'est ainsi que l'on appelait le Familistère de l'industriel Godin), parce que ses habitants font figure de privilégiés et de gens à part: ils jouissent non seulement de logements d'un confort inouï pour l'époque et le lieu, mais en outre ils disposent de services variés et en particulier d'un économat où les prix sont bien plus intéressants qu'ailleurs. On retrouve ce type de conflits en Catalogne, qui dressent les colonies industrielles contre leurs municipalités de rattachement, envenimés par le "statut" particulier auquel celles-là pouvaient prétendre.

Une telle variété de cas de figures mériterait une étude élargie, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Nous disposons d'éléments d'une typologie d'ordre physiologique et fonctionnel, avec les variantes introduites par le type et la localisation de la production, le rôle de la source d'énergie, le type de propriété (familiale ou de compagnies, la religion professée par les patrons et l'usage qui en est fait pour l'encadrement des ouvriers, la nature de la main d'oeuvre et son recrutement. De même on devrait pouvoir, à côté d'une évolution de l'habitat ouvrier bien connue, de la *caserne* à la cité-jardin, multiplier les études de cas sur ce que l'on appelle par commodité des exemples de paternalisme ou d'utopies pratiquées : les cas connus y perdraient en originalité, mais le phénomène d'ensemble en serait éclairé ; de même serait mieux explicité le rôle réel du catholicisme social, bien tardif, semble-t-il. En 1860, Turgan présente dans son oeuvre monumentale sur les grandes usines "les papeteries de l'Essonne". L'organisation sociale décrite n'a rien à envier à ce qui se passera plus bien plus tard à la Colonia Guell, en Catalogne. Dans un cas comme dans l'autre, l'utopie a été un compagnon de route, pas vraiment un partenaire. Par contre, lorsqu'en 1871 Godin présente ses premiers résultats dans "Solutions sociales", son idée d'associer les ouvriers aux bénéfices est révolutionnaire. Son "palais social" l'est-il autant? Non, si l'on considère le débat autour du logement social lancé par l'Exposition Universelle de 1867 à Paris, et les projets de Napoléon III, ébauchés dans la cité inachevée qui porte son nom.

Quoiqu'il en soit, ces villages industriels du textile perdent toute leur signification à partir des années 1960, parfois même plus tôt. En Italie, Crespi d'Adda ne s'est pas vraiment relevé de la 1^{ère} Guerre Mondiale, et la période fasciste ne lui a été guère plus favorable: d'abord créée pour fournir le marché du Mezzogiorno, l'usine ne survit pas à la perte de son marché privilégié. La Nouvelle Angleterre depuis longtemps avait vu ses usines partir dans le Sud, à la recherche d'une main-d'oeuvre moins chère; entre les années 60 et les années 70, la France et l'Espagne sont frappées à leur tour, par la concurrence des pays ateliers d'Extrême-Orient, cette fois. L'usine qui avait été à l'origine de leur création ferme ses portes, et le système social qui accompagnait cette relation disparaît également. Les villages restent, mais ils ne sont plus entretenus comme avant, et les services, largement financés autrefois par l'usine, périclitent. Reste la fonction d'habitation, qui pose elle aussi problème: ces villages ouvriers sont dans des lieux écartés, ils manquent du plus élémentaire confort moderne; ils supposent des travaux et

des infrastructures, quand seules des bourses modestes peuvent prétendre y loger... S'ils ne sont pas désertés, ils sont profondément transformés.

Une page est tournée dans l'histoire de l'habitat lié au travail, du moins en Europe occidentale. Dans le même temps, la Chine, dans ses secteurs les plus proches de Hong-Kong voit apparaître des pensionnats d'ouvrières près des usines textiles qui se multiplient dans la région... L'Histoire, disait Engels, ne se répète pas, elle bégaie....

L'ensemble des actes du colloque est disponible sur le site de l'APIC

<http://www.patrimoineindustriel-apic.com/>

